

INTRODUCTION

1 La Grande Famine d'Irlande constitue une séquence temporelle dont le premier abord est susceptible de se révéler assez délicat. Une telle remarque peut certes s'appliquer à de très nombreux faits historiques, et notamment ceux qui se sont, comme elle, inscrits dans la durée, mais elle nous semble se justifier tout particulièrement pour cet événement. En effet plusieurs facteurs s'interposent entre sa réalité et la perception que nous essayons d'en avoir au XXI^e siècle, et leur inévitable superposition peut constituer un brouillage global assez efficace, d'autant que l'existence ou l'ampleur de ces facteurs ne se devinent guère.

2 Le premier réside dans son quasi-oubli par le monde politique irlandais, une fois l'autonomie acquise en 1922, comme dans le peu d'intérêt qu'elle a suscité auprès des historiens jusqu'aux célébrations, en 1995, du cent-cinquantième centenaire de son début. La vigueur actuelle du débat historiographique ne doit pas masquer son caractère très récent, ni que de nombreuses sources attendent encore d'être exploitées. Il existe bien sûr une mémoire populaire, même si elle a bien tardé à être recueillie et mise en forme, et les communautés émigrées – à commencer par celle des États-Unis, s'acquittent le plus souvent avec beaucoup de générosité de ce qu'elles perçoivent comme leur devoir de mémoire. Mais l'écart entre l'importance de la Famine et l'incomplétude d'un bilan sérieux reste encore très marqué. On constate, ainsi, que sa bibliographie est, quantitativement, très inférieure à ce que l'on serait en droit d'attendre pour un événement qui fut l'une des plus grandes catastrophes de son siècle, hors fait de guerre, et sans doute la plus grande si l'on se limite à la seule Europe (la Famine Russe dite de la Volga, en 1891-1892, n'aurait pour sa part tué qu'un demi-million de personnes !). De plus, malgré un éloignement temporel de plus de 160 années, que l'on aurait *a priori* pensé bien suffisant pour apaiser

les passions, le consensus des historiens reste étroit et fragile. On peut ainsi trouver, dans des ouvrages très récents, des opinions radicalement opposées. Un florilège en est proposé en annexe 1 (p. 34-35).

3 La façon de concevoir l'histoire en France constitue une autre difficulté pour une bonne compréhension de cet événement. Notre découpage traditionnel en siècles place la Grande Famine au milieu – quasi exact – du long XIX^e, conçu comme s'étendant de 1789 à 1914. Il est dès lors tentant de survaloriser la mémoire de la révolte de 1798, qui fut largement à l'origine de l'Acte d'Union de 1800, dans les insuffisances de la réponse gouvernementale à la Famine, et de faire ainsi de la première moitié du siècle une sorte de marche à l'aveugle vers la catastrophe. De façon assez symétrique, il est non moins tentant de faire de la mauvaise gestion britannique de la crise de la pomme de terre la source première du renouveau nationaliste qui conduira à la Guerre d'Indépendance. Le second XIX^e siècle constituerait ainsi une époque de progrès politiques irrésistibles, de plus en plus rapides de surcroît, la Famine ayant ainsi été le nadir de l'histoire de l'Irlande. De telles perspectives, pour chacune des deux moitiés du XIX^e siècle, sont certes loin d'être entièrement fausses mais, d'abord, occultent de nombreuses autres dimensions et, surtout, elles réduisent la complexité du passé en une logique très mécaniste. Adopter le découpage britannique en périodes également séculaires, mais commençant dans les années cinquante ou soixante, d'abord limite ce risque de réduction et, en sus, se révèle fructueux. Dans une logique très semblable, mais dans le domaine territorial et non plus temporel cette fois, il est également nécessaire de replacer l'Irlande dans son contexte de plus petite des deux îles Britanniques comme, surtout, de la mettre à sa juste place, qui est finalement bien modeste, dans le dispositif impérial de l'époque. Ceci revient à poser d'emblée la question, que l'on vient d'évoquer, de la façon dont l'Irlande était alors perçue de l'autre côté du Canal Saint-Georges : une périphérie mal intégrée ou une colonie un peu particulière ? Cette question se double d'une autre : vu de Londres, convient-il de viser une intégration plus poussée, ou simplement de neutraliser politiquement ce domaine de l'autre – tout en maximisant sa contribution économique ? Tenter d'évaluer la réponse des gouvernements

qui furent en charge de la crise n'implique certes pas une tentative pour se mettre à leur place, mais d'abandonner le filtre spatio-temporel avec lequel nous abordons spontanément l'Irlande en France.

4 Par ailleurs l'ampleur même de la crise, en intensité comme surtout en durée, car les effets du manque sont cumulatifs, incite à la lire comme une rupture profonde dans l'histoire nationale, séparant nettement le temps d'avant du temps d'après. Ceci est bien sûr loin d'être faux, mais il est non moins vrai que cette « Grande Famine » a frappé une Irlande qui était en pleine transformation. La toute fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e ont ainsi constitué une époque de multiples changements, comme de crises et de rééquilibrages dans tous ces domaines, et non une période de calme et de stabilité qui aurait été brutalement interrompue. Il n'est donc guère possible de comprendre la dynamique de la Famine sans avoir examiné, fût-ce brièvement, celle du demi-siècle qui l'a précédée. Ceci est un préalable nécessaire à tout examen d'une autre question cruciale : ces évolutions, notamment démographiques et sociales, avaient-elles déjà conduit le pays au bord du gouffre en 1845 ? La Famine aurait-elle constitué le coup de grâce ? Ou bien, à l'inverse, le dynamisme et la résilience de l'Irlande seraient-ils sans doute venus à bout des difficultés ? Les deux thèses s'affrontent toujours âprement. Certains voient dans l'Irlande du milieu du siècle un cas d'école pour la théorie de Malthus, dont *l'Essai sur les principes de population* avait été publié en 1798, alors que d'autres insistent sur le caractère inouï d'une infestation qui aurait détruit la base agricole de n'importe quelle société, fût-elle développée et prospère.

5 Enfin le système productif, qui fut mis en place par les agents des grands propriétaires à la fin du XVIII^e siècle, résista à la baisse des cours qui s'installa durablement après Waterloo et il se développa jusqu'à la veille de la Famine, alors même qu'il était peu adapté aux sols et au climat de l'Irlande. Les besoins conséquents en main-d'œuvre de ce système fut l'un de stimulus de la grande croissance démographique de l'île, et donc du caractère massif du désastre sur le plan humain.

6 Chacune de ces quatre dimensions fait l'objet de l'un des chapitres de cette première partie :

- **(i)** : *le Grand Silence* explore l'oubli étonnant des Irlandais, en apparence du moins, pour cette page pourtant si importante de leur histoire ;
- **(ii)** : *Fragments de siècle, Morceau d'Empire* tente à la fois de s'affranchir de tout déterminisme dans la survenue de la Famine et de replacer l'Irlande dans sa position aussi ambiguë que, somme toute, mineure au sein de l'Empire ;
- **(iii)** : *Une tempête au milieu de l'Orage* tente de démontrer que le fléau s'est surajouté à de nombreux problèmes préexistant, dont certains méritaient déjà indéniablement le nom de crise ;
- **(iv)** : *L'improbable économie du monde rural* examine comment un système agricole peu adapté aux potentialités naturelles de l'Irlande a été progressivement mis en place, jusqu'à la veille de la Grande Famine, avec des conséquences alimentaires et humaines que cette dernière allait révéler ainsi qu'exacerber.

CHAPITRE 1

LE GRAND SILENCE

*Dans un pays comme l'Irlande on sentait bien
la différence entre le passé et l'histoire
Combien l'une était officielle, et joliment présentée,
Alors que l'autre était silence et fugacité¹*

Eavan Boland, poétesse irlandaise, *Caffeine Destiny*, 2001.

Parmi les nombreuses expressions utilisées pour désigner la Grande Famine, celle de « Grand Silence » (*Great Silence*) est l'une des plus polysémiques. Bien qu'évoquant immédiatement l'horreur de la mort ainsi que la désolation globale qui suivit ce fléau, elle est également – et sans doute même plus souvent – utilisée pour qualifier une seule de ses conséquences : l'accélération du déclin de la langue irlandaise. Par extension, elle désigne également l'intérêt limité que les historiens ont porté à ce basculement d'une langue à l'autre. Ainsi pour Peter Slomonson², écrivant en 2012³ :

L'expression « Le Grand Silence » désigne le manque surprenant de débats, au sein de tout ce qui a été publié, sur la question du basculement massif de l'usage de l'irlandais vers celui de l'anglais

1. "In a country like Ireland it was possible to see the difference between the past and history – how one was official and articulate and the other was silent and fugitive."
2. *In Nordic Irish Studies*, vol. 11, n° 2 (2012), p. 95-114.
3. "The phrase 'The Great Silence' refers to what was a surprising dearth of discussion, in published historiography, of the massive language shift from Irish to English that took place in Ireland. That shift proceeded most precipitously in the mid-nineteenth century, although a number of regions and social strata within Irish society had become predominantly English-speaking by 1800."

qui s'opéra en Irlande. Ce basculement s'accéléra de façon brusque vers le milieu du XIX^e siècle, même si certains territoires et certaines classes sociales étaient déjà, en 1800, devenus majoritairement anglophones.

Dans la mesure où, contrairement à ce que l'on pourrait penser, cet intérêt limité ne se limite pas à cette seule dimension sociolinguistique, mais touche la Famine dans son ensemble, il ne semble pas abusif de considérer que cette dernière a longtemps été victime d'un 'Grand Silence'¹. Nous nous abritons ici derrière Christine Kinealy, l'une des autorités sur cet événement, qui ouvre son ouvrage de 1997 *A Death-Dealing Famine The Great Hunger in Ireland*² par ces mots³ :

« La Famine de 1845-1852 a constitué un événement crucial dans l'histoire de l'Irlande moderne. Mais, jusqu'à tout récemment, elle n'avait fait l'objet que de rares recherches universitaires, malgré l'abondance des sources primaires disponibles puisque les archives sont conséquentes. Ce contraste a conduit des historiens à parler d'un véritable 'silence historiographique', qui aurait duré des années 1930 aux années 1970. Ce n'est qu'au cours des toutes dernières années que les chercheurs ont vraiment commencé à étudier des sources, avec cette conséquence que ce qui a été écrit pour le seul 150^e anniversaire du début de la Famine l'emporte en volume sur toutes les publications cumulées depuis 1850 [nos italiques]. »

On pourrait multiplier les exemples, mais nous nous limiterons à noter que le pourtant bien complet *An Atlas of Irish History*⁴ de R. D. Edwards ne réserve qu'une très modeste place à la Famine, dans le seul sous-chapitre

1. Pour un examen assez complet, quoique maintenant daté de cette question, on pourra se référer à l'article de Niall O' Ciosain, « Was there 'Silence' about the Famine? », *Irish Studies Review*, n° 13, Winter 1995/6.

2. London: Pluto, 1997, p. 1.

3. "The Irish-Famine of 1845-1852 was a defining event in the history of modern Ireland. Yet until recently it has been the subject of relatively little scholarly research, despite a rich resource of contemporary evidence. Documentary evidence relating to the Famine years is abundant and this has led some historians to identify an historiographical silence from the 1930s to the 1970s. It is only in recent years that researchers have started to access these sources and, as a consequence, more has been written to commemorate the 150th anniversary of the Great Famine than was written in the whole period since 1850."

4. Abingdom (UK): Routledge, 2005.

consacré aux variations de population. Ce « Grand Silence », qui limite encore aujourd'hui tant notre accès à la réalité de ce fléau que la richesse même des synthèses publiées, résulte lui-même de la combinaison de plusieurs facteurs. Nous allons dans ce chapitre examiner successivement les trois qui nous semblent plus importants d'entre eux, à commencer par une organisation des travaux d'historiens que l'on pourrait qualifier de stratifiée, chaque nouvelle couche venant recouvrir la précédente en tentant de l'annihiler.

A Une prise en charge historique marquée par des ruptures itératives

1 D'abord le second XIX^e siècle et le début du XX^e constituèrent, en Irlande, le temps d'une lecture qualifiée de nationaliste qui maximisait la responsabilité britannique, et qui était largement au service d'un objectif politique : le *Home Rule* par l'abolition de l'Acte d'Union de 1800. Il convient ici de ne pas faire d'anachronisme. Jusqu'au début de la Première Guerre mondiale inclusivement, tel était le but de la grande majorité des nationalistes, les républicains étant alors fort peu nombreux. Ce fut la répression britannique du soulèvement de Pâques 1916, répression jugée choquante par son excès, combinée à la montée de la crainte d'une extension à l'Irlande de la conscription obligatoire, qui permit le remplacement quasi-complet du vieux parti nationaliste par les républicains du Sinn Féin aux élections générales de décembre 1918.

2 Ces derniers, en position de force à l'échelle de l'Irlande (à l'exception de son angle nord-est) ne pouvaient se satisfaire d'un tel *Home Rule* que le gouvernement britannique s'était engagé à mettre en œuvre à l'issue de la Guerre mondiale, ni de son projet de partition de l'île qui visait à éviter aux Loyalistes du Nord-Est de dépendre d'un gouvernement pan-irlandais qui serait établi à Dublin. Il en résulta la guerre, dite anglo-irlandaise en Grande-Bretagne et d'indépendance en Irlande, qui s'acheva en 1921 par la partition de l'île avec une très large autonomie pour ses deux nouvelles composantes politiques. Ce compromis avec Londres cliva durement les

nationalistes, qui s'affrontèrent presque d'emblée en une guerre civile. La victoire en 1923 des « réalistes », partisans du traité avec Londres comme un premier progrès, sur leurs anciens camarades de lutte attachés à l'unité du pays et à l'idéal républicain, contribua à donner une tonalité d'emblée assez conservatrice à l'État Libre. Ce nouveau contexte d'un jeune État soucieux de respectabilité (et de stabilité après une décennie de guerre quasi-continue), dont le fonctionnement administratif ne se démarqua guère de celui de l'époque britannique et qui venait de naître par la victoire sur ceux qui étaient considérés comme de dangereux idéalistes éloignés des réalités concrètes, n'était à l'évidence plus favorable à la lecture nationaliste traditionnelle de la Grande Famine. Elle fut assez largement remplacée par une nouvelle pensée qui se déploya alors, pensée dite révisionniste et qui s'attacha à revisiter ce qu'elle qualifia explicitement de mythes nationalistes. Le renouvellement général des études historiques pendant les années 1960, en revalorisant le poids de sources et la méfiance envers tout présumé, ne put que renforcer sa domination, tout en lui donnant l'occasion de se renouveler dans ses méthodes.

3 Mais le début des *Troubles* en Irlande du Nord, à la fin de la même décennie (1968), stimula à nouveau une lecture nationaliste qui était devenue très minoritaire alors, et qui s'attacha à reprendre de façon très radicale le procès du gouvernement britannique. L'expérience des atrocités de la Seconde Guerre mondiale lui permit d'invoquer les termes de génocide, d'ethnocide et de crime contre l'humanité, tels qu'ils avaient été depuis peu définis par les conventions de l'ONU. Celui d'holocauste, pourtant réservé selon une règle tacite à l'extermination des Juifs par les Nazis, l'a parfois été également, dans la mesure où il avait été utilisé occasionnellement en Irlande dès les années 1870. Presque symétriquement, ces *Troubles* initièrent une interprétation loyaliste, d'emblée assez radicale alors qu'elle avait été quasi inexistante jusque-là.

4 La commémoration du début de la Grande Famine, en 1995, constitua un nouveau tournant en suscitant une vague de nouveaux travaux, qui montrèrent le manque relatif d'objectivité de la pensée révisionniste, malgré son propre credo en ce sens, car elle s'était montré trop soucieuse de contrer la pensée nationaliste pour interroger certains aspects cruciaux de la Famine. Elle avait, par exemple, considéré comme acquis qu'une crise